

Gilbert PICHAVANT

Gilbert est né à Esquibien le 8 juillet 1924 dans le village de Troloan, décédé à Brest le 19 octobre 2003. La commune d'Esquibien est regroupée avec celle d'Audierne depuis 2016. Il s'est marié à Brest le 24 juillet 1953 à Simone Cosmao, institutrice publique, née à Brest le 24 avril 1923, décédée à Audierne le 20 juillet 2022. Ils ont eu trois enfants, Gilles, Jean-Loïc et Bernard, huit petits-enfants et quinze arrière-petits-enfants. Gilles avait questionné son père sur la période de la Résistance et c'est grâce à des enregistrements et des notes qui datent de plus de vingt ans, que cet article a été mis en forme par Bernard. Au décès de Simone, d'autres documents et photos ont resurgi lors de rangements. Les événements sont connus et documentés, mais l'intérêt est dans la spontanéité de la narration de celui qui les a vécus.

Sa famille

Son père, Clet Yves Pichavant, est né à Cléden-Cap-Sizun le 22 mai 1880, décédé à Esquibien le 17 juillet 1955 ; Il s'est marié à Plozévet le 6 août 1911, à Marie-Jeanne Stephan, couturière, née à Plozévet le 16 septembre 1885, décédée à Douarnenez le 18 avril 1959.

Ses parents se sont installés en octobre 1919, dans une petite ferme familiale, à Troloan, comme il en existait beaucoup à l'époque : une grande maison d'habitation avec un étage, typique du Cap Sizun ; un ou deux hectares de terrain et quelques petites dépendances ; une étable pour deux vaches, souvent de petite taille, de race locale Pie Noir qui étaient menées parfois le long des routes pour brouter l'herbe des talus, herbe qui manquait sur l'exploitation ; un cochon dans une petite crèche ; des poules, des lapins... ; un potager où poussaient des légumes, surtout des pommes de terre constituant la base de l'alimentation. C'était une production plutôt vivrière qui pouvait toutefois être vendue. Dans les années trente, ils firent l'acquisition d'un couvoir et sa mère vendit les poussins au marché de Pont-Croix. Ils n'avaient pas de machine agricole. Les travaux des champs étaient faits la plupart du temps à la main, la bêche, la houe, la faux ou la faucille. Pour la moisson, une batteuse louée auprès d'un fermier plus fortuné, tournait sur l'ensemble des fermes alentour. Il fallait des bras pour réussir la moisson, toute la famille était mobilisée avec l'entraide d'autres fermes. Sa mère qui avait une réputation de bonne cuisinière, était aux fourneaux pour nourrir les participants. Elle emmenait aussi ses fils du côté de Lesven, d'où ils revenaient chargés d'ajonc et de genêt qui servaient de litière ou de fourrage. Gilbert parlait souvent de la ferme de Trobay, sur la route entre Troloan et le bourg. Il se rappelait qu'en août 1947, une tornade avait arraché le toit de la maison qui avait dû être refait. Des morceaux d'ardoises s'étaient fichées dans des troncs de pommiers. Elle avait éparpillé une foule d'objets, dont une faux qui avait été retrouvée à une centaine de mètres de la maison accrochée à un arbre.

Grâce à toutes ces activités physiques de jeunesse aux champs, Gilbert a toujours conservé un corps svelte et musclé. Il se déplaçait en vélo qui était le moyen essentiel de déplacement.

Il avait quatre frères ;

Marcel, né à Plouhinec, le 19 juin 1912, est décédé en 1998. Il n'était pas entré dans la Résistance parce que Gilbert ne le voulait pas : « Moi je savais ce que je risquais » disait-il.

Jean, né à Plouhinec le 19 septembre 1917, maréchal des logis dans la Coloniale, n'était pas en France pendant l'occupation. Il est mort pour la France le 9 mars 1945, à Yên Lãng, Hanoï, au Tonkin en Indochine, le Vietnam aujourd'hui, à l'âge de vingt-huit ans, tué par les japonais. « Lors de l'opération *Meigo Sakusen* "action de l'éclair de lune", appelée le "coup de force nippon", les japonais attaquèrent à l'improviste les troupes françaises et indochinoises sur tout le territoire. Le coup de force réussit : l'autorité coloniale française disparut en une nuit. Beaucoup de soldats furent

ensuite déportés dans des camps de concentration, le plus connu est Poulo Condor. » Dans le récit familial, Jean était le fils adoré, vraisemblablement en raison de son décès brutal loin des siens. Une rue d'Esquibien à côté de l'église, porte son nom.

Alain, né à Esquibien le 24 janvier 1920, décédé à Audierne le 9 juin 1995. Retraité de la Marine nationale. Gilbert s'est fâché avec ce frère qui lui maintenait en s'appuyant sur les dires d'une connaissance, qu'il avait exécuté une collaboratrice, ce qu'il a toujours nié (voir chapitre : La Résistance). Cette dispute tardive, nous a beaucoup peiné.

Gilbert était le quatrième de la fratrie. Il était surnommé "*Penn du*" (tête noire), avec ses cheveux crantés noirs et son teint mat et bronzé.

Joseph, le *bidoc'hig* (le benjamin, prononcer bidorik), né à Esquibien le 27 octobre 1927, décédé à Esquibien le 7 octobre 2011, retraité de la Marine nationale.

Sa scolarité

L'école publique d'Esquibien était à plus de quatre kilomètres de Troloan. Il faisait le trajet à pied, en sabots, par tous les temps, deux fois par jour. Gilbert a obtenu le certificat d'études primaires élémentaires le 8 juin 1936, avec mention bien. Il n'y a d'informations précises sur ce qu'il a fait ensuite jusqu'en 1942, il y a un trou de quelques années jusqu'à son premier emploi à Audierne puis son engagement dans la Marine et la Résistance. Il est marqué agriculteur sur son acte d'engagement dans la Marine, le 4 août 1942.

La Résistance

Gilbert ne racontait pas facilement les événements de cette période. Gilles son fils aîné, les découvrit à l'âge de neuf ans, en 1964, lorsqu'il travaillait à l'école sur le vingtième anniversaire de la libération. Il se souvenait des émissions de la radio scolaire écoutées sur un poste d'assez grande taille que les instituteurs, anciens résistants eux-mêmes, installaient dans l'encadrement de la porte de communication entre les deux classes de CM2. Dans le même temps, Yves Le Meur, un de ses chefs de la Résistance, qui travaillait en région parisienne avait contacté Gilbert pour savoir s'il ne connaissait pas une location où il pourrait passer les vacances en famille. Gilbert lui donna l'adresse de notre logeur de Porsmilin, une plage à côté de Brest. À l'été, les Le Meur emménagèrent au rez-de-chaussée de la maison où nous louions deux pièces à l'étage. Le soir, Yves montait et ils parlaient ensemble de la Résistance. Gilles s'installait à côté d'eux et buvait leurs paroles.

C'est là qu'il découvrit une facette de son père. Il avait bien compris que la guerre l'intéressait lorsqu'il l'accompagnait avec ses frères pour vendre dans la rue le bleu de France de l'Association des anciens combattants de la Résistance (ANACR¹), les 8 mai et 11 novembre. Nous allions aussi du côté de Berrien où d'anciens chefs de la résistance et des élus du secteur prononçaient des discours sérieux devant une assistance nombreuse, pour commémorer le "premier village résistant de France", un maquis important de la Résistance et les victimes des combats de la Libération. Nous y passions régulièrement en septembre, avant la rentrée, pour la cueillette des mûres et des noisettes dans les Monts d'Arrée.

Jusqu'à cette année là, Gilles n'avait pas trop compris de quoi il s'agissait. C'est ainsi qu'il découvrit que son père aurait pu être arrêté, déporté, voire fusillé, et qu'en conséquence lui aussi aurait pu ne pas naître. Il fut très impressionné par ses faits de résistance (voir plus loin). Au printemps précédent, Gilles avait visité avec son école une impressionnante exposition d'uniformes de déportés, de photos d'hommes et de femmes d'une maigreur terrible, de drapeaux, de tickets de

¹Fondée en mars 1945 par l'une des principales composantes des Forces Françaises de l'Intérieur (FFI), les Francs-Tireurs et Partisans Français (FTP), l'Association nationale des anciens combattants de la Résistance (ANACR) a pris ce nom en 1952, s'élargissant à toutes les familles de pensée de la Résistance Intérieure et de la France Libre.

rationnements... Ses grands-parents lui avaient raconté leur Seconde Guerre mondiale, les bombardements...

La vie avançant, les souvenirs ont rejailli et ont influé sur le comportement de Gilbert. De nos jours, lorsqu'il y a des attentats ou des guerres, on prend soin des gens, en leur apportant une aide psychologique. Mais il n'y eut de tel pour ceux qui avaient donné une part importante de leur jeunesse à la Liberté, qui avaient perdu des amis, des quasi-frères et dont la mort les culpabilisait : « Pourquoi lui et pas moi ? » Quand bien même un accompagnement lui aurait été proposé, l'aurait-il accepté ? Évidemment que non ! Être pris pour un fou était une honte pour sa génération ! À l'évidence, on peut dire qu'il a souffert d'un stress post-traumatique qui n'a jamais été traité.

Cette souffrance n'est pas réservée seulement à la personne qui a vécu cette période, mais aussi à son entourage. En 1996, Gilbert avait reçu une lettre du fils d'un de ses camarades de la Résistance qui recherchait des informations sur son père, il lui écrivait : « ... Pour parler vrai je ne sais rien [de sa jeunesse]. Lui qui ne nous parlait que des années noires, ne nous a jamais rien dit de son enfance. [...] Avant ces années de guerre, qui en ont fait un homme toujours torturé par la misère du monde, et incapable de vivre ces moments de légèreté de la vie qui font les petits bonheurs. [...] Je n'ai pas compris pourquoi rire devant une émission de divertissement lui semblait indécent parce que quelque part dans le monde d'autres mouraient. Pourquoi un film guerrier avec ses héros le mettait dans une colère folle sous prétexte qu'il n'était pas conforme à l'histoire. La vie ne devait laisser nulle trace à la subjectivité, au superficiel, le plaisir ne pouvait pas l'être... »

Le mal-être de Gilbert s'était accentué à la fin de sa vie car des connaissances lui racontaient des histoires déformées ou réécrites sans rapport avec ce qu'il avait vécu. Il y avait cette proximité avec le lieu de ses combats celui de Lesven notamment. Il disait : « Un des noms inscrits sur le monument ne devrait pas y être ! » Certes, le gars avait été tué dans le mitraillage par erreur d'un camion rempli de jeunes qui se rendaient au combat, mais on avait trouvé sur lui une carte de collaborateur, de la Milice ou de la LVF. Au bout de cinquante ans de démarches, sa famille avait réussi à faire ajouter son nom sur le monument. Pour Gilbert, c'était un scandale, il resterait toujours un traître qui aurait pu jouer un rôle néfaste, au risque de faire perdre cette bataille.

Il ne comprenait pas pourquoi les actions de résistance auxquelles il avait participé avec son groupe étaient minimisées et relatées comme des actions de jeunes qui n'avaient pas la même valeur que celle des "vrais" résistants de la fin de la guerre. Des faits auxquels il a participé aient été mentionnés comme des actes de banditismes, comme c'est écrit dans le livre *Pointe de Cornouaille 1940-1944 - chronique d'une région maritime bretonne durant la seconde guerre mondiale*² édité en 2006, qui faisait suite à l'exposition qui a été monté pour le 60e anniversaire de la libération de la Cornouaille. « Actes de banditismes : 14/10/1943, Primelin, Braquage à Kerouil = 12 individus armés et masqués emportent 55 000 F ; 23/11/43, Audierne, Braquage au centre-ville = 6 individus armés et masqués emportent 10 colis de chaussures » ; « Cambriolages des mairies : soirée du 23/12/1943, Goulien, 5 ou 6 individus armés et marqués dérobent des titres d'alimentation » ; voire d'autres actions : « La justice dépassées par des justiciers »

Il n'avait pas gardé en mémoire toutes les dates exactes des faits auxquels il avait participé. Il n'était pas possible de tenir un carnet de bord et pour cause, les résistants étant astreints à la stricte observation des règles de la clandestinité. La moindre indiscipline en ce domaine pouvait entraîner de redoutables conséquences. C'est pourquoi il subsiste peu de traces écrites de leurs épreuves, de leurs combats, de leurs succès comme aussi de leurs revers, car l'ordre était inflexible : il fallait détruire toutes les traces écrites susceptibles de renseigner l'ennemi. Comme beaucoup de

² Écrit par Jean-Jacques Doaré et Alain Le Berre

résistants, il a enfoui cette période dans sa mémoire, et c'est plus tard qu'il a engagé des démarches pour les faire reconnaître.

Ses faits de résistance sont mentionnés dans les attestations qu'il a produites pour l'obtention de la carte du combattant n°116493 attribuée le 4 juillet 1963, puis pour la demande de retraite du combattant attribuée le 12 septembre 1989, et enfin pour bénéficier à sa retraite, de trimestres supplémentaires auxquels il avait droit. Ceci explique pourquoi lors de ses obsèques, Gilbert a eu les honneurs du drapeau français par ses camarades de l'ANACR. L'attestation du 12 mars 1986 précise qu'il a combattu dans la Résistance du 1er juin 1943 au 20 septembre 1944. Les douze mois précédant cette période, il était engagé dans la Marine et il avait auparavant déjà participé à des actions de la jeunesse communiste dès 1941.

Les attestations ont été signées par : Albert Trividic, instituteur public à Audierne (Finistère) ancien responsable du Front National de lutte pour la libération et l'indépendance de la France dans la région de l'ouest de Quimper, secrétaire départemental du Front National à la Libération ; Jean Alain Cariou, Directeur du cours complémentaire de Plogoff puis Professeur de mathématiques au CES annexé au lycée d'État mixte de Kérichen Brest (Deux de ses enfants Gilles et Bernard l'ont eu comme professeur de mathématiques) et Vice-président du Comité départemental de libération du Finistère, Médaillé de la Résistance ; Paul Finot, capitaine FFI qui commandait la compagnie Hoche puis adjoint au bataillon Fernand.

Gilbert a donc fait partie du Front National, du 25 septembre 1941 (à dix-huit ans) jusqu'à la Libération, en septembre 1944. Au début de l'occupation il se fait embaucher dans une entreprise qui travaille à la construction de la digue d'Audierne. Il y côtoie des ouvriers qui avaient vécu les grèves de 1936. Il y a aussi là plusieurs républicains espagnols. Il est recruté par Yves Le Meur, un lycéen de Quimper dont le père, ancien militaire, habite Audierne. Yves constitue rapidement un groupe de la jeunesse communiste, des jeunes patriotes particulièrement actifs dans le Cap Sizun, entre Audierne et la Pointe du Raz, aussi bien dans la clandestinité où Gilbert prendra le nom de Jacques Le Roux, que dans la lutte ouverte au début du mois d'août 1944 jusqu'à la libération du secteur le 20 septembre.

Il doit sans doute sa vie au fait qu'en 1942 il disparaîtra de la région, en intégrant pour quelques mois l'école de Fourriers à Saint-Mandrier, port donnant sur la rade de Toulon. La France était occupée, mais le régime de Vichy continuait à faire vivre les institutions, et notamment l'Armée française et la Marine, dans le cadre des accords d'armistice. Gilbert eut donc une période de "vacances", un intermède qui se termina rapidement avec l'occupation de la zone libre et le sabordage de la flotte de Toulon, en novembre 1942. L'école fut dissoute et les élèves renvoyés chez eux. Gilbert racontait qu'il fut un temps envoyé à la base aéronavale de Landivisiau, mais comme il était un peu remuant, on le libéra.

Ses principaux faits de résistance

Distribution de tracts

A partir d'octobre 1941, réception et distribution régulière des tracts appelant à la résistance contre l'occupant, et recrutement des jeunes pour le Front National (ne pas confondre avec le parti d'extrême droite fondé en 1972 par Jean-Marie Le Pen).

Agent de liaison

Liaisons fréquentes entre les résistants d'Audierne, Quimper, Quimperlé, Pont-l'Abbé... Comme agent de liaison il est allé jusqu'à Kerougar à Plougastel-Daoulas dans la maison où étaient réfugiés les parents de Simone, pour récupérer de l'argent auprès de Monsieur et Madame Cloarec, eux aussi dans la Résistance. Madame Cloarec était la tante d'Yves Le Meur.

Gilbert racontait: « L'origine de l'argent venait d'une opération qu'Yves Le Meur avait organisée dans la ferme de Kerouil, sur la route de Primelin. Le paysan avait refusé de donner à manger à des gens dans le besoin, alors que dans la même journée, il avait vendu un cochon pour 40 000 francs aux Boches ! Nous avons fait une visite surprise à ce monsieur. Le soir du 14 octobre 1943, nous avons frappé à sa porte en lui disant qu'il y avait quelqu'un de blessé sur la route, et dès qu'il a ouvert, nous lui avons mis un pistolet sous le nez : « Où est l'argent du cochon ? » Moi je montais la garde avec un bâton à l'horizontale sous ma pèlerine qui me donnait l'allure d'un porteur de mitraillette. Il n'a pas fait d'histoire, l'argent qu'il avait caché dans un carton à chapeau est passé dans la poche d'Yves. Puis tout le monde est parti tranquillement chacun de son bord.

Pour éviter tout risque en cas d'enquête, il fallait éloigner l'argent de la région, car c'était une belle somme pour l'époque. Yves est donc allé à Plougastel, le déposer chez sa tante Marie Cloarec à Kérougar, dans la maison où habitaient aussi les parents de Simone, ma future épouse que je ne connaissais pas encore à l'époque.

Peu après, j'ai pris le car de la SATOS de la ligne Pointe du Raz-Brest. J'ai dormi chez Madame Cloarec, 10 rue du Quartier-Maître-Bondon à Recouvrance, car pendant qu'ils étaient réfugiés à Kérougar, leur appartement servait de planque au réseau de résistance FTPF. Elle m'a rejoint, et nous nous sommes rendus à Kerougar pour récupérer le reste de l'argent qu'on avait saisi à la ferme de Kerouil. Des 40 000 francs, Yves Le Meur en avait déjà donné 4 000 à un groupe de Brest. Le reste était caché dans l'escalier de pierre qui permettait de monter à l'étage, dans une niche masquée par une pierre mobile, derrière une croix en fer forgé.

Mes beaux-parents se souvenaient de ma visite chez les Cloarec à Kérougar. Sans avoir fait ma connaissance à l'époque, ils furent au courant de tout, car ils avaient entendu les discussions à travers le plancher. Ils eurent très peur, mais gardèrent le secret. Ce n'est que dix ans plus tard que Simone m'a présenté à ses parents. Je l'avais connue grâce à mon amie d'enfance, Marie-Claire Cariou (Le Gall), institutrice comme elle.

Pour le retour, j'avais caché l'argent sous des grains de café dans une boîte, au fond de ma poche. Je suis retourné à Brest et j'ai failli me faire fouiller à la gare routière, j'avais une petite valise, avec une chemise, du rechange et ma carte d'identité. Une dame qui parlait bien français, entourée de deux Allemands, m'a demandé pourquoi j'étais venu à Brest [C'était le travail d'interprète que faisaient les auxiliaires françaises de la Gestapo]. Je lui ai raconté une petite histoire, j'avais été rendre visite à des parents qui avaient été très contents de me voir. « Bon voyage » m'a-t-elle dit.

Quelques jours après, un camarade de Primelin, Pierre Kerninon est venu me voir, il était accompagné de Dédé Doaré (un pseudonyme). J'étais avec Jean Gall des Quatre Vents, le fameux Jadé, et Georges Jaffry qui avaient participé à l'opération [Avec Yves Le Meur, Jean Simon et Gilbert c'est l'ossature du groupe qui a participé aux diverses opérations]. J'ai remis l'argent à Dédé, il m'a fait un reçu de 3 francs 60, code utilisé dans le réseau pour rendre le reçu anodin, si d'aventure quelqu'un de malintentionné ou la police tombait dessus ; 3 francs 60 correspondait à une valeur de 36 000 francs. »

Hébergement de résistants

Hébergement [à Troloan] de nombreux résistants FTPF, dont à plusieurs reprises Yves Le Meur son chef, de juin à décembre 1943.

Coup de main contre un collaborateur

Coup de main contre un collaborateur d'Audierne pour la récupération de chaussures et de cuir pour les maquisards le soir du 23 novembre 1943.

Il racontait : « Le cuir avait été entreposé au Petit Louvre, un magasin voisin de l'Hôtel de ville occupé par les Allemands. Cette matière avait une grosse importance pour les résistants au maquis. Il y avait des ballots de chaussures, des chaussons, ainsi que des rouleaux de cuir. Le soir la porte du magasin fut ouverte par la salariée, une amie. Une sentinelle allemande faisait les cent pas devant la mairie, il fallait profiter de ce qu'elle avait le dos tourné pour entrer dans le magasin... la peur donne des ailes. Il faisait nuit et il pleuvait à torrent. Nous sommes entrés, nous avons sorti vite fait les ballots et les cartons sans que la sentinelle s'en aperçoive.

Ensuite, en route vers Troloan ! Mais les cartons crevaient avec l'eau de pluie. On s'arrête chez un ami qui nous donne des sacs, et le groupe repart, l'œil aux aguets, s'arrêtant à chaque entrée de champ pour guetter, traversant les routes avec crainte. On dépose les ballots et les sacs à Troloan, sous le foin dans la poussière. Mais le cuir, tout juste tanné, a une odeur forte et persistante. Les voisins s'interrogent. On répond que le foin est en train de pourrir. Il faut vite déménager les ballots de cuir dans une cache au fond d'un champ. Quelques jours plus tard, un agriculteur conduisant une charrette tirée par un cheval est venu prendre livraison de la marchandise. »

Après la guerre, le propriétaire [Monsieur Nicolas] porta plainte contre les résistants. L'affaire arriva au tribunal, Yves Le Meur fut poursuivi. Le cordonnier fut débouté, d'autant qu'on l'accusa d'avoir donné Jean Simon. Il avait signalé avoir rencontré avant son arrestation, l'individu qui portait aux pieds une de ses paires de chaussures dérobées.

Sabotage

Sabotages de lignes téléphoniques du secteur d'Esquibien dans la nuit du 22 au 23 septembre 1943 à Landuguentel en Esquibien.

Il racontait : « Yves Le Meur nous avait donné la consigne de couper la ligne téléphonique qui reliait Quimper à la pointe du Raz. On se retrouve à quatre à Troloan. On part, Landuguentel est à environ un kilomètre à vol d'oiseau. Quelques minutes plus tard, Yves arrive pour décommander l'opération. Trop tard ! on est sur place, on coupe la ligne et on rentre vite fait. Le lendemain branle-bas de combat à Esquibien, le maire est inquiet. Il doit prendre des dispositions pour que cela ne se reproduise plus et organise des surveillances par roulement. » Et malicieusement, il concluait : « On en faisait partie avec les copains. Et on n'était pas les derniers à pester contre ces "foutus vauriens" qui avaient coupé la ligne ; il ne fallait pas se faire repérer. »

Enlèvement de titres d'alimentation

Enlèvement des titres d'alimentation de la mairie de Goulien pour le ravitaillement des réfractaires du STO le soir du 23 décembre 1943.

Il racontait : « L'homme qui s'occupe des cartes d'alimentation à Goulien s'est vanté à plusieurs reprises que la Résistance ne pourrait pas les prendre chez lui comme cela avait eu lieu dans plusieurs mairies avoisinantes. Le soir, le petit groupe s'approche du bourg, il fait presque nuit, il croise des Allemands qui font une ronde avec des chiens. Ils demandent : « Promenade ? » On répond : « Promenade ! » Les Boches s'éloignent... on a tremblé, car un de nous quatre a un revolver, les autres des bâtons. On frappe à sa porte, sa mère ouvre, on lui demande d'appeler son fils. Il descend, et effrayé, donne vivement les feuilles d'alimentation, certaines volent et ses enfants aident à les ramasser. On lui dit de ne pas prévenir la police avant deux heures, des résistants surveillent depuis le cimetière d'en face, il y va de sa peau s'il le fait tout de suite. En sortant on rencontre des gens du bourg qui veulent engager la conversation et peut-être chercher la bagarre... Un chauffeur de car, au courant de notre action les en dissuade. Notre groupe s'éloigne rapidement à travers champs avec son précieux butin qui est mis en garde à Troloan chez mes parents, en

attendant d'être remis. Le préposé aux tickets racontera que les visiteurs avaient une mitraillette... les bâtons sous les vêtements ! »

Rapports avec Jean Simon

Rapports constants avec Jean Simon d'Audierne arrêté le 15 février 1944 à Quimper, torturé puis fusillé le 21 avril sur les dunes de Poulguen à Penmarc'h près du Guilvinec, avec un autre camarade, Emmanuel Brusq. Il était son ami le plus proche, son camarade de classe depuis l'enfance. Sa dernière lettre fait référence à Gilbert. La ville d'Audierne a attribué leurs noms à la place Jean Simon sur les quais devant l'hôtel Le Goyen et à l'avenue Manu Brusq devant la grande plage ; Jean Moreau de Douarnenez arrêté et fusillé en Normandie lors du débarquement. À l'époque, un résistant ne tenait souvent pas plus de six mois avant d'être arrêté.

Il racontait : « Le 11 janvier 1944, le lendemain du jour où Jean Simon a descendu l'aviateur félon Le Folcalvez³ de deux balles dans la tête, je me rends à Douarnenez au café Le Bon Vin tenu par tante Jeanne. J'y suis déjà allé plusieurs fois, je demande à voir Paul, je m'appelle Jacques [Le Roux]. Je passe devant la cuisine, Jean Simon est assis, fatigué. Il me remet le portefeuille du mort avec tous ses papiers dont la carte de la LVF, qu'il a lui même enlevé au collaborateur en tranchant son blouson de cuir. J'ai mission de le remettre à Dédé. Si je suis suivi, je dois le lâcher dans un endroit dont je me souviendrai pour pouvoir le récupérer plus tard. Je repars, ce portefeuille restera dans ma poche une semaine de jours. »

Le jour de l'arrestation de Jean Simon, Gilbert échappe à une rafle et rentre à vélo de Quimper à Plozévet, où il reste dormir chez *Mamm-gozh*, sa grand-mère.

Il racontait : « Je n'allais pas souvent à Quimper, la ville était très surveillée. Le 15 février 1944, je me suis rendu à vélo à notre "boîte aux lettres" du Buffet de la Gare. Les serveuses étaient des copines. Elles m'ont dit : « Jacques fais attention (nous avons tous des pseudonymes, le mien était Jacques Le Roux, bien que je n'aie toujours eu que des papiers à mon vrai nom ; j'avais un contact à Quimper dont je n'ai connu que le surnom de "Zinzin"), Jean Simon vient de se faire arrêter, on l'a vu passer entre deux "cartons bouillis". » On nommait ainsi les agents de la Gestapo qui portaient tous le même imperméable mastic classique, camouflés en civils mais aussi visibles que Dupond et Dupont de Tintin. En les voyant on savait qui ils étaient, on était sur nos gardes. Terrible nouvelle ! Jean Simon était mon copain d'enfance, mon pote de l'école primaire. C'est moi qui l'avais recruté dans le groupe d'Yves Le Meur.

J'ai compris tout de suite ce qui se passait, et j'ai quitté la gare, à pied, le vélo à la main. J'ai "le trouillomètre" à zéro et une envie folle de courir, mais il ne faut surtout pas le faire. Ils ont des voitures, je serai vite rattrapé. Je me retiens et je marche le plus tranquillement du monde. Je ne sais pas si je suis suivi, mais c'est possible. Je calme mes envies et je réfléchis tout au long du parcours. Il faut à la fois que je sorte de ce guêpier et que je rentre sain et sauf à Troloan, tout en trouvant le moyen de prévenir les camarades de ce qui se passe en ville.

Je remonte l'avenue de la gare, je traverse le pont Firmin. Je me retourne discrètement. J'aperçois deux autres "cartons bouillis" ; ce ne sont pas les mêmes. Bigre, ils sont nombreux. Il se passe vraiment quelque chose de grave. Je prends la rue Aristide Briand, je tourne à gauche dans la rue des Régulaires, derrière la Poste. Ensuite je vais tout droit, je traverse la ville, je passe devant la

³ Aviateur émérite, créateur de plusieurs écoles de pilotage en France dont une à l'aérodrome de Quimper-Pluguffan, formateur de nombreux pilotes dont la célèbre aviatrice Hélène Boucher. Alors qu'il travaillait pour le service du ravitaillement, il été abattu le 10 janvier 1944 à 4 km de Quimper. Il circulait a bord de sa 11 CV Citroën, une femme lui a fait signe de s'arrêter puis il a été tué froidement de deux balles de revolver.

⁴ Elle permettait l'échange d'informations ou de documents en limitant les contacts entre les résistants.

cathédrale et la Mairie, je prends la rue Kéréon où l'on m'a acheté mes premières lunettes chez Delbenn, et je traverse le vieux pont Médard sur le Steïr. À l'époque il n'y avait pas encore le grand parking de la Providence et de la Glacière. Je mets un genou à terre en faisant mine de renouer mon lacet, ce qui me permet de regarder discrètement derrière. Mince, encore deux autres, ça sent vraiment le roussi. La Gestapo a mis le paquet !

Je remonte lentement la rue du Chapeau Rouge en tenant mon vélo à la main. Je tâche d'être le plus décontracté possible... mais "je fais de l'huile⁵... des litres d'huile", tous mes sens en éveil... Mon but c'est le bistrot à l'angle de la rue de Douarnenez, un café "copain" [tenu par des membres du réseau de la Résistance], une autre boîte aux lettres. Je vais pouvoir passer l'information sur l'arrestation de Jean Simon et sur l'ampleur de l'opération de répression en cours, ensuite je trouverai bien un moyen de me sortir de ce piège.

Les Allemands sont toujours derrière moi. Je range mon vélo dans la cour par l'accès rue de Douarnenez, je ressors pour rentrer dans le café par l'entrée principale de la rue du Chapeau Rouge, et faire croire que j'ignore qu'une porte intérieure donne sur la cour. Je croise les deux "cartons bouillis", je ne les regarde pas. J'entre et je commande un verre de blanc. Lorsque le garçon s'approche, je lui glisse sans me retourner : « Il y a une rafle en ville, les "cartons bouillis" sont en chasse, Jean Simon a été arrêté. Ne regarde pas derrière moi, continue comme si de rien était. Il y a deux gars qui me suivent. Quand tu les verras repasser et remonter la rue du Chapeau Rouge, dis-le moi, j'en profiterai pour filer l'arrière. Souhaite-moi bonne chance, tu boiras mon verre à ma santé! » Le garçon me prévient, je passe dans la cour par l'intérieur du bistrot en annonçant bien fort : « Je reviens, je vais pisser. »

Après une dernière vérification que la voie est libre, j'enfourche mon vélo. Je remonte à toute vitesse la rue de Douarnenez. « Alors là [s'exclamait Gilbert], Anquetil⁶ aurait pu s'accrocher ! » La côte est raide et virageuse. Mon vélo n'avait pas de dérailleur, mais je l'ai montée à une vitesse incroyable. Je ne sentais rien. La peur donne des ailes... La nuit commençait à tomber. Au carrefour dans le creux après le Manoir des Indes (construit par le Nabab René Madec), j'hésite un bref instant sur le choix de la route à prendre : soit la route de Douarnenez et de la pointe du Raz, mais elle a de longues lignes droites où il est plus difficile de se cacher ; soit celle de Plozévet qui, même si elle est plus difficile au début, car elle grimpe fort, elle a pas mal de virages bordés de talus qui donnent la possibilité de se cacher plus facilement. Je prends la direction de Plozévet. Après avoir franchi la côte et être arrivé au lieu-dit Le Paradis, j'entends une voiture derrière moi, encore assez loin, et je remarque la lumière des phares. J'avise une entrée de champ, et hop ! je balance mon vélo par-dessus la barrière, je plonge derrière et je me cache. La voiture passe... j'attends. Si ce sont des poursuivants ils vont tourner à droite en direction de Plonéis, au carrefour suivant. J'aperçois les phares de la voiture s'orienter vers la droite et je l'entends s'éloigner. C'était bien eux. Ils étaient à ma recherche. Ils ont dû penser me rattraper dans la côte.... »

Gilbert reprenait : « Au bout d'un moment, je me dis, qu'est-ce que je fais maintenant ? Je ne peux pas rester là ! Allez, je continue, on verra bien ! À Landudec, un chien fonce sur moi en aboyant. Je me cramponne au guidon, il faut que ça passe... s'ensuit un gros choc, on ne s'imagine pas la puissance de l'impact. Je m'accroche, le vélo tient bon et je passe. Le chien hurle de douleur. J'ai dû le toucher à l'arrière-train. Je retrouverai le lendemain matin un morceau de peau et de poils,

i.⁵ Expression qui veut dire : être nerveux, stressé, avoir peur

⁶ Jacques Anquetil (1934-1987), coureur cycliste français, est considéré comme l'un des plus grands coureurs de l'histoire du cyclisme. Il possède l'un des palmarès les plus riches de son sport : 5 Tours de France, 2 Tours d'Italie, un Tour d'Espagne, record de l'heure, 9 Grand Prix des Nations, 5 Paris-Nice... Sa carrière a été marquée par sa rivalité avec Raymond Poulidor, qui atteint son paroxysme, lors du Tour de France 1964, avec l'épisode mythique de l'ascension du puy de Dôme. Ce jour-là, Jacques Anquetil a dit : « Si Poulidor m'avait pris le Maillot, je rentrais à la maison ce soir ! »

restés accrochés à l'écrou papillon de la roue arrière. Si je l'avais pris par l'avant, je me serais cassé la figure.

J'arrive à Plozévet avant le couvre-feu et je m'arrête chez ma grand-mère qui habite le hameau de Lesplozévet à la sortie du bourg. J'aurais même pu aller jusqu'à Troloan, car on pouvait rouler de nuit mais pas pendant le couvre-feu de huit heures du soir à six heures du matin. Rouler de nuit sans lumière par des petites routes de campagne, c'est plutôt risqué, d'autant plus qu'on est en zone interdite (la bande côtière de vingt à trente kilomètres est particulièrement surveillée). *Mamm-gozh* me fait à manger. Puis elle me dit en breton :

— Marteze e c'hellez kousket amañ ? (Tu peux peut-être dormir-là ?)

Et sans me dire bonsoir :

— En o-zouez emhout neuze ? (Alors toi aussi tu en es ?)

Surpris, je lui réponds :

— Penaos ? (Comment ?)

— Pell 'zo out bet oc'h ober an dra-se ? (Il y a longtemps que tu fais ça ?)

— Petra ? (Quoi ?)

— An derroristed, ar Rezistañs... (Les terroristes, la Résistance...)

Elle s'était doutée. Elle n'a pas dormi de la nuit et a surveillé la route, au cas où.... Après ce retour mouvementé, je ne suis plus allé à Quimper, les carottes étaient cuites pour moi !»

La suite lui donne raison.

Le lendemain, en arrivant à Troloan après un long détour, il croise une voisine qui ne l'avertit pas que les Allemands sont chez lui. Heureusement, sur la place du village une autre voisine l'arrête et l'informe.

Il racontait : « Alors que j'arrive à bicyclette de Trobay, un village au sud de Troloan, après avoir fait un large détour pour éviter Audierne, je croise une "dizainière"⁷ de l'action catholique, dans le virage à l'entrée du village. C'était une dame dont le mari était marin à Mers el-Kébir, lors de l'attaque anglaise sanglante contre la flotte française, qui depuis cette tragédie était restée fidèle à Pétain et voyait toujours l'Anglais comme un ennemi.

« L'attaque fut menée du 3 au 6 juillet 1940 par la Royal Navy contre une escadre de la Marine française dans le port militaire de Mers el-Kébir, en Algérie, une semaine avant la remise des pleins pouvoirs à Philippe Pétain. La convention d'armistice du 22 juin 1940 prévoyait de laisser la flotte française sous commandement français en lui imposant une stricte neutralité. Churchill était au courant de ce point mais décida néanmoins, de déclencher l'opération. Le Royaume-Uni était alors seul devant l'ennemi allemand et italien. L'amiral Somerville adressa un ultimatum au vice-amiral d'escadre Marcel Gensoul, lui disant de rejoindre la flotte britannique ou de se saborder. L'amiral ne se considérait pas en position de pouvoir prendre une telle décision, qui allait à l'encontre des termes de l'Armistice. Ne recevant aucune réponse positive dans le délai de six heures Somerville mit ses menaces à exécution. L'attaque britannique, rapide et efficace, causa de lourdes pertes matérielles et humaines faisant 1 295 morts chez les marins français. La France et le Royaume-Uni n'étant pas en guerre au moment de l'attaque, elle marque une rupture entre les deux pays. »

⁷ Les paroisses organisaient les femmes par groupes de dix, en gros les femmes d'un village, sous la responsabilité d'une dizainière. Ces dernières réunies périodiquement par le curé, lui remontaient des informations, de manière à contrôler et à combattre les anticléricaux (radicaux, socialistes, communistes) en général des hommes, les femmes étant plus respectueuses de la religion.

La dizainière était en compagnie de deux personnes que je ne connaissais pas. Je lui dis :

— *Noz vat, mont a ra ?* (Bonsoir, ça va ?)

Elle passe sans répondre. J'entre dans le village et sur la place, la mère de George Jaffry m'appelle et me dit :

— *Ar Voched zo du-se !* (Les Boches sont chez toi).

Je fais demi-tour immédiatement, et je reprends la route d'Audierne à toute allure pour aller chez Madame Cariou, la mère de Marie-Claire. J'y suis resté caché trois mois en passant mes journées dans son grenier et ne sortant que la nuit. »

Il poursuivait : « Tu vois cette femme », cette dizainière, une dame "respectable"... les Boches sont passés dans sa cour pour aller chez moi, c'est la route la plus directe. Ils étaient à ma recherche. Ma mère leur a dit en breton, ils avaient un interprète :

— *N'eo ket eñ martolod er morlu b'an Oriant emañ.* (C'est pas lui, il est dans la Marine nationale à Lorient).

Les Allemands ont fait demi-tour et sont repassés par la cour où elle les attendait, l'"o..." ! (Gilbert utilisait des mots grossiers à son rencontre). Elle leur a dit :

— *Geo ! Eñ eo an hini emaoe'h o klask. E vreur eo a zo b'an Oriant* » (Mais si ! Celui que vous recherchez c'est lui. C'est son frère qui est à Lorient.)

Les soldats sont retournés chez moi, où ma mère a eu toutes les peines du monde à se dépêtrer de cette affaire. Je serais arrivé presque en même temps qu'eux à la maison si la mère de George ne m'avait pas averti, c'est grâce à elle que je ne suis pas tombé dans la gueule du loup. J'ai eu une chance, une sacré chance. Et cette "s..." ne m'a pas dit que les Boches étaient chez moi. »

Et Gilbert d'insister : « Ils sont passés trois fois dans sa cour... elle savait ! »

Organisation de groupes de résistants

Participation à l'organisation de résistants en groupes, avec le commandant "Fernand" Cabillic de Douarnenez, blessé mortellement au combat dans la région de Quimperlé.

Participation à la création des compagnies "Indépendance" et "Catroux"

Participation dans la région de Goulien, à la création des compagnies "Indépendance" en janvier 1944, et "Catroux", du Bataillon FTPF "Fernand". La compagnie Catroux sera commandée par le Capitaine Georges Didailier, ancien officier de Paix à Brest, blessé mortellement en août 1944.

Avec la Compagnie "Indépendance" :

Parachutage d'armes

Participe au parachutage d'armes à Mahalon le 28 juillet 1944.

Il racontait que cette affaire était mal engagée : « On attendait un parachutage d'armes. On se retrouva très nombreux sur le lieu prévu et on attendit, mais rien ne se passa. On revint le lendemain, et de nouveau rien n'arriva. Ce n'est que le troisième jour que le parachutage eut lieu. Je n'y suis pas allé car trop de monde était au courant. Les présents se répartirent les armes et se dispersèrent. Des caisses furent montées sur une charrette, et conduites dans une ferme du coin. Les Allemands arrivèrent et ratissèrent le secteur. Ils trouvèrent des armes et fusillèrent un paysan et sa famille. »

Peu après Gilbert échappe à une rafle à Troloan.

Il racontait : « Après m’être caché trois mois dans le grenier de Madame Cariou (pour lui, elle aurait mérité au moins une médaille, voire même la carte du combattant), je suis retourné fin mai chez moi à Troloan. Je ne dormais plus dans la maison, mais dans un petit cabanon discret aménagé avec mon père et mon frère, attendant au poulailler, sous un figuier qui le rendait peu visible, il semblait en faire partie. Sur mes gardes, je ne sortais que la nuit.

Un jour de juillet 1944, les Allemands ratissaient la région à la recherche d’espions qui auraient débarqué. Ils ont investi le village. Ils étaient nombreux. J’étais en train de dépecer des veaux avec mon père et mon frère Jose (Joseph) dans une remise. Une vache en avait eu deux, la deuxième un autre. Le premier a été vendu au "service du ravitaillement", les autres étant destinés à la consommation familiale et au voisinage.

En plein travail, ma mère est venue nous avertir :

— *Ar Voched zo amañ !* (Les Boches sont là) .

J’ai jeté un œil... il y en avait partout ! Sur le coup j’ai pensé : je suis coincé, il faut que je me sorte de là ! J’ai quitté la remise et suis entré dans la maison où se trouvait mon parrain Matthieu [Pichavant] qui m’a dit :

— *N’hallez ket chom amañ !* (Tu ne peux pas rester là). *Ma vez goulennet traoù diganit e lavari n’ouzez netra* (Si jamais on t’interroge, tu diras que tu ne sais rien).

J’ai sauté aussitôt dans la cour de tonton Henri Moalic, je voulais passer dans sa grange. Mais je suis tombé nez-à-nez avec deux soldats allemands braquant un fusil-mitrailleur sur le dos de Moalic qui était en train de manœuvrer sa charrue. Ils m’ont demandé mes papiers. Je leur ai fait comprendre que je ne les avais pas sur moi. Ils m’ont dit d’aller les chercher, puis de rejoindre leurs chefs dans le verger où ils rassemblaient les habitants. J’ai fait mine d’obtempérer, tout en étant prêt à me saisir d’une opportunité pour m’éclipser.

J’étais piégé car j’étais recherché, sauf que j’ai eu une chance extraordinaire, sauvé par le garage que mon père avait construit dans les années vingt, à l’époque où il possédait une voiture. Les Allemands se sont retournés et se sont dirigés vers le verger pour rejoindre avec leurs camarades, me laissant seul. J’en ai profité pour disparaître derrière le garage, telle une flèche... un TGV, et quand ils se sont retournés, je n’étais plus là. Heureusement qu’ils ne m’ont pas aperçu car sinon, ils auraient alerté leurs camarades. Je suis entré dans la cour de "la bonne-femme", celle que je pense être responsable de la venue des Allemands, car elle m’avait dénoncé aux Boches, et avait espéré qu’ils me descendraient. Heureusement qu’elle ne m’a pas vu entrer dans son potager où des plants de pommes de terre et des choux assez hauts masquaient la vue du champ d’en face. Je me suis planqué derrière, et en levant la tête je voyais les Boches patrouiller autour du village.

Ce n’était pas une cache très sûre. Comment faire pour me sauver ? J’ai avisé le ruisseau du petit pré, un peu plus loin où il n’y avait personne. J’ai rampé jusqu’au talus, j’ai glissé par-dessus comme un serpent, et j’ai fait un rétablissement en contrebas dans le pré couvert d’herbes hautes car les foins n’avaient pas encore été coupés. Puis, sans un bruit je me suis allongé dans le ruisseau sous l’herbe haute qui couvrait la berge et se pliait jusqu’à la surface de l’eau. Derrière ce rideau, je voyais ce qui se passait autour de moi.

Les soldats fouillaient le champ de blé juste en face en écrasant les tiges. Mais ils n’ont pas eu l’idée de venir dans le pré qui fait à peine dix mètres de large. Un moment, je me suis dit : les carottes sont cuites, je vais être découvert ! Le ruisseau n’était pas très large, mon corps le bouchait en partie et l’eau montait légèrement, formant une petite vaguelette qui passait par-dessus mes épaules, et revenait vers moi. Quand on a la trouille, les vaguelettes paraissent des montagnes (des vagues) ! J’entendais distinctement des gens charger une tonne d’eau à une vingtaine de mètres de

moi... Ils vont inmanquablement remarquer cette vague, c'est sûr ! Eh bien ! non... ils parlaient tranquillement en breton, et ils ont fini par partir.

Puis le commandement allemand a donné des ordres, et au travers les herbes j'ai vu les soldats se regrouper et s'en aller en descendant le chemin, le fusil sur l'épaule et la crosse en arrière. C'était fini. Mais je suis resté encore un bon moment dans ma cachette pour m'assurer de leur départ. J'ai entendu la famille et les voisins s'interroger sur ce que j'étais devenu :

— *Pelec'h zo aet kuit Gilbert neuze ? B'ar stang marteze.* (Gilbert où est-il donc parti ? Il a dû aller au *Stang* (vallon en breton, le nom d'un champ).

J'étais à seulement une trentaine de mètres d'eux et je les entendais distinctement. Lorsqu'on a peur on est hyper sensible aux sons de l'environnement. Pas besoin de porte-voix pour entendre une personne qui parle normalement.

J'ai tenté de les appeler :

— *Aze emañ !* (je suis là !).

Je croyais hurler... mais ils ne m'entendaient pas et se sont éloignés. J'ai pensé qu'ils devaient être sourds, en fait, je n'avais qu'un filet de voix car j'avais peur et j'étais gelé.

Les soldats avaient effectivement quitté les lieux sans trouver ce qu'ils cherchaient. Je me suis enfin décidé à sortir de ma cachette, j'ai repassé le talus et je me suis assis. C'est alors que les voisins et la famille ont aperçu un type dégueulasse, dégoulinant de boue :

— *Aze emañ !* (Il est là !).

Un bon moyen de se cacher de quelqu'un est de rester dans son entourage, mais ce n'est pas toujours vrai. »

La traque par les Allemands fit des victimes. Robert Normand, du même groupe que Gilbert, réussit à s'échapper comme lui, le 15 février 1944. Mais en avril, transgressant les consignes de sécurité, il fut arrêté et condamné avec Jean Simon par le tribunal militaire allemand de Quimper (FK 752 Quimper) le 21 avril 1944 pour "actes de franc-tireur". Ils furent ensuite fusillés sur les dunes de Poulguen près du Guilvinec. Parmi les fusillés figuraient aussi Arthur Quéinec, FTPF, arrêté à Pouldreuzic le 15 février et Manu Brusq le 19.

À partir de ce moment là, Gilbert a quitté le village pour s'installer dans la nature avec son groupe de FTPF, à cinq cents mètres du village. Ils ont jeté leur dévolu sur un bout de chemin creux abandonné, couvert de ronces. Ils les ont coupées au raz du sol, sans les enlever, pour conserver un couvert discret. Ils ont glissé une bâche par-dessous les ronces laissées en l'état, puis l'ont soulevée à l'aide de piquets en bois, afin d'aménager une cache pour une dizaine de personnes en dessous. Le sol était garni d'une litière de genêt. Le campement a duré plusieurs semaines. Invisible au début, les ronces avaient séché après plusieurs semaines et pouvaient révéler la cache. Mais on était en août, proche de la libération, le retrait des Allemands avait commencé. Il annonçait le combat de Lesven puis l'encercllement des troupes allemandes dans le bastion de Lézongar à Audierne.

Participations aux combats de la libération

Escarmouches d'Audierne

Prend part aux escarmouches d'Audierne les 3, 4 et 5 août 1944.

« Le 2 août, le général d'artillerie Wilhelm Fahrmbacher Commandant en chef de la *Wehrmacht* en Bretagne, devant le déferlement du *VIII Army Corps de l'US Army*, qu'il ne saurait endiguer avec de maigres forces, ordonne aux unités disséminées dans l'intérieur et le long des côtes de se replier

sur les forteresses. Toutefois, sous la pression de la Kriegsmarine à Paris, la mesure est rapportée le 5 août pour quelques points d'appui et petits ports encore utilisés dont Audierne où trois cents soldats environ demeurent sur place.

De son côté, la Résistance prend place autour de la ville et des terres proches du réduit fortifié répondant ainsi à l'ordre d'insurrection venu de Londres. Le 5 août, il ne reste plus de soldats allemands en ville, ils sont retranchés à Lézongar. La population fête l'événement. Des drapeaux apparaissent aux fenêtres des habitations et le tricolore reprend sa place au mât de la mairie. Un sentiment de liberté retrouvée se communique vite à tous.

Le 6 au matin, la population est réveillée par les canons de la forteresse qui visent la ville. Les Allemands sortent alors en nombre de leur camp retranché pour reprendre Audierne. Ce n'est qu'après cinq heures de combats de rues qu'ils renoncent et sont renvoyés dans leur réduit par les tirs des résistants. Un cessez le feu est alors conclu mais remis en cause par l'arrivée de soldats russes blancs, les FFI sont contraints d'abandonner la ville. Un grand nombre d'exactions sont alors commises, et le commandant Allemand de Longanier donne l'ordre à ce détachement de quitter la ville, qui reprend la route de Douarnenez.

Nombreux mais peu armés, les Résistants s'installent dans les campagnes alentour. Les Américains, occupés par le siège de Brest, ne se manifestent pas. La garnison allemande retrouve une totale liberté de mouvement, sous l'œil des Résistants qui savent qu'un jour elle tentera de rejoindre la presqu'île de Crozon ou Brest. »

Arrestation des marins allemands

Fait partie des patrouilles qui arrêtent les marins allemands rescapés du combat naval germano-anglais qui eut lieu dans la baie d'Audierne entre le 15 et le 25 août 1944.

« Le premier combat naval se déroule dans la nuit du 11 au 12 août devant Tréguennec. Le cargo armé Allemand *Tellus* est touché, il poursuit sa route et sera finalement envoyé par le fond, le 15 août, devant Saint-Gilles-Croix-de-Vie. Deux patrouilleurs escortent le cargo. Le premier est atteint très rapidement et s'échoue à 700 m du rivage, à la hauteur de l'usine de galets de Tréguennec. Le deuxième, gravement atteint, mouille à Plozévet devant Porzembréval. La quasi-totalité de son équipage gagne la terre ferme avec ordre de gagner Lorient. Ce navire parviendra par miracle à regagner Brest. Quarante-sept marins sont être aisément capturés par les FFI. Dans cet engagement, les Allemands ont perdu un navire et une vingtaine de marins. »

« Les Allemands avaient décidé d'organiser la fuite de sept chalutiers armés vers Bordeaux. Deux convois sont formés. Le premier est repéré au radar, devant Plogoff, le 23 août à une heure du matin. Le combat s'engage devant Audierne, trois chalutiers allemands sont détruits. Le second convoi est détecté vers trois heures. Deux chalutiers sont atteints et jetés en feu à la côte, à Plozévet et Penhors. Les deux autres vont s'échouer sur la barre de la Gamelle, devant Audierne pour sauver leur équipage. C'est un désastre pour la *Kriegsmarine*, une centaine de marins allemands ont été tués, noyés ou brûlés, 350 environ ont pu regagner la côte. Au petit matin, les corps jonchaient la baie. »

Combats de Lesven

Prend part aux combats victorieux de Lesven en Beuzec-Cap-Sizun du 26 août 1944.

Les Allemands qui cherchaient à rejoindre Brest en bateau, s'étaient regroupés à Pors Lesven pour embarquer, les navires ont rebroussé chemin et ils se sont trouvés bloqués puis encerclés. Un commandant allemand dira : « Nous n'avons pas pris la Résistance au sérieux, ce sont des jeunes

gens et non des soldats, pensions-nous ! ». Ce combat se termine par la victoire des résistants : trente Allemands tués, trois cents prisonniers, pertes françaises quinze hommes.

Gilbert connaissait très bien les lieux car c'était un de ses coins de pêche favoris.

Siège des casemates allemandes de Lézongar

Participe au siège des casemates allemandes de Longanier avec le matériel récupéré au cours de ce combat [de Lesven], en Esquibien du 26 août au 20 septembre 1944, date de la reddition des 300 Allemands qui défendaient ces positions.

Gilbert racontait : « Nous avons encerclé les Boches dans une poche à Lézongar, on montait la garde, ils ne pouvaient plus s'échapper. Il y avait parmi nous un ancien républicain espagnol qui avait fait la guerre d'Espagne. Il y a eu un coup de feu, on a aperçu la flamme et la balle a sifflé au-dessus de nos têtes. J'ai plongé à terre, mon genou est entré dans la « merde »... ça porte bonheur ! Des soldats allemands étaient entrés dans le champ pour ramasser des pommes de terre. Un gars qui savait se servir de la mitrailleuse a tiré, et si les Boches ne s'étaient pas repliés ils auraient été rabotés jusqu'à la ceinture. Ensuite on a tiré ce qu'on a pu, avec nos armes.

Plus tard, on a appris que les Américains s'étaient détournés et venaient à Lézongar. À Brest les Allemands s'étaient rendus [le 18 septembre]. Il ne restait que Lézongar à être encore un territoire occupé. Nous avons hâte de voir des chars, car la seule machine un peu mobile que nous avions était un triporteur armé d'une mitrailleuse, "une rigolade" par rapport aux armes tant allemandes qu'alliées.

En effet, nous avons récupéré une mitrailleuse Hotchkiss⁸ assez lourde, que personne ne voulait porter. Comme nous avions un triporteur, j'ai dit à un copain : « Tu pédales et moi je monte dans la caisse avec la mitrailleuse. Comme ça nous aussi on a un blindé ! » ai-je fanfaronné. Elle n'était pas armée, nous n'avions pas de munitions ni de bandes de cartouches pour la rendre opérationnelle. Ce triporteur, c'était donc une partie de rigolade. À l'entrée du bourg d'Esquibien, on croise un gros char américain, on lui fait signe d'arrêter. Il stoppe immédiatement, et tous, le conducteur, le chef de char, et les soldats qu'il transportait dessus, lèvent les mains en l'air, en rigolant, tenus en respect par la mitrailleuse qui n'était pas chargée ! Évidemment on n'a pas été mitraillé. Ils n'avaient jamais vu un tel équipage, ils ont filmé " les blindés de la Résistance contre un char ". C'est le comique de l'histoire.

Ce char nous a vraiment impressionnés. Nous, nous n'avions que des "pétoires à tirer sur les mouches", même si nous étions mieux équipés depuis les combats de Lesven. J'avais une mitrailleuse allemande, deux chargeurs et quatre grenades à la ceinture... ça faisait héros ! Nous l'avons suivi jusqu'à un champ situé pas loin de chez Marie-Claire Cariou, en passant par le haut, le carrefour d'Esquibien et la rue Charles Le Goffic. Il n'a pas pris l'entrée, il s'est mis à grimper le talus. Les cailloux glissaient sous ses chaînes comme les billes dans un roulement à billes, et en un instant, il s'est frayé un chemin et est entré suivi par une jeep, un véhicule que je voyais pour la première fois. D'autres chars l'ont suivi. C'était un champ de choux. Le spectacle était hallucinant, car en tournant sur eux-mêmes ils faisaient sauter les choux avec leurs chenilles ; pour les arracher il n'y a pas mieux ! De la musique sortait des chars, c'était du jazz. Il y avait comme un air de fête, de la joie, du bonheur, cela sentait la fin. Mais d'un seul coup tout s'est arrêté, les chars s'étant

⁸ Il s'agit probablement de la mitrailleuse Hotchkiss modèle 1914 de calibre 8 mm Lebel qui était en dotation dans l'infanterie française en 1940 ; elle équipait principalement les blockhaus et casemates ; elle était lourde, 25,3 kg pour l'arme seule et 47,5 kg montée sur son trépied ; longueur totale de 1,32m, 79,5 cm pour le canon seul ; cadence de tir pratique, 150/400 coups/min ; hausse de combat de 2 400 m ; portée utile, 3500 à 4500 m avec une précision acceptable ; chargeurs rigide de 24 cartouches, ou bandes articulées de 251.

rangés en ligne. À l'arrière de chacun, il y avait une plaque assez claire, un bout de tissu servant à se faire reconnaître des avions et à les diriger vers les positions ennemies.

Ils ont transmis un ultimatum aux Boches pour qu'ils se rendent. Sans réponse de leur part, les chars ont commencé à tirer, leurs obus pleuvaient sur les casemates. D'autres, du côté de Plouhinec tiraient par-dessus l'entrée du port et la plage. On aurait dit des mitrailleuses : bam ! bam ! bam !... [note de Bernard : ça me rappelle le canon de 20 (mm) de mon char AMX13 du service militaire].

J'étais à l'est de Lézongar et de son côté, Clet mon père, était chez mon frère Marcel qui habitait à la sortie du bourg d'Esquibien, en allant vers la plage de Sainte-Évette, au nord de Lézongar. De son jardin, il a découvert les mortiers modernes américains ... et, hop ! plof ! hop ! plof !... Ils tiraient aussi sur Lézongar. Malgré ce déluge de feu, les Boches ne se rendaient toujours pas. Quand tout à coup, trois avions sont apparus dans le ciel, des chasseurs anglais en patrouille. Les Boches ont cru que c'étaient des bombardiers. Ils ont alors hissé le drapeau blanc et se sont rendus. »

C'était fini... le 20 septembre 1944, Audierne et le Finistère étaient libérés.

Le 13 octobre 1944, Gilbert s'est engagé dans l'armée régulière pour la durée de la guerre.

Ce qu'il n'a pas fait : La justice dépassée par les justiciers.

Gilbert racontait : « Pendant que j'étais caché chez les Cariou, un groupe a intercepté la fille de Beuzec qui travaillait comme interprète à la Kommandantur et l'a descendue à Pont-Croix, le 6 juillet 1944. Plus tard, j'ai perdu ma place sur le bulldozer au même endroit car tout le monde disait que c'était moi qui avais tué cette fille que je n'avais jamais vue... ! Je l'ai appris dix ans après ! »

Avec du recul, qu'est-ce qu'il en avait à faire ! C'était une collaboratrice qui avait livré des résistants à la Gestapo ! Dans le contexte de l'époque, elle méritait ce qui lui est arrivé. Et si il avait exécuté cette collaboratrice qui travaillait pour le SD⁹ allemand, ça aurait été sur un ordre de la Résistance... »

Mais Gilbert ne trouvait pas normal qu'on lui attribue quelque chose qu'il n'avait pas fait. Cette affaire l'a remué jusqu'à sa mort. Un jour qu'il faisait des courses au Leclerc d'Esquibien, dans les années quatre-vingt-dix, il rencontra un couple de retraités de son âge qu'il connaissait, et qu'il n'avait pas vu depuis la guerre. Et de nouveau « Gilbert, c'est toi qui as tué la fille de Beuzec ? » Il était fou ! Il en parla pendant des mois ! Même un de ses frères reprit cette rumeur...

Si la maison de vacances de Plozévet a été un endroit sympa pour les enfants, cela a ravivé de vieilles blessures pour Gilbert. On se souvient l'avoir vu discuter de la Résistance avec les ouvriers qui construisaient le deuxième garage, au point qu'il les empêchait de travailler. À cent mètres, habitait un milicien qui avait fait partie de la division SS Charlemagne. Cette proximité l'a replongé dans un univers qui le renvoyait en permanence à sa jeunesse, à ses échecs, à la non-reconnaissance par la petite société locale des actions des premiers résistants, et le retour aux affaires d'anciens collaborateurs qui avaient retourné leur veste au dernier moment.

Ses carrières militaires

La Marine nationale

En temps normal, Gilbert aurait fait son service militaire à dix-huit ans, mais il avait été aboli après l'armistice du 22 juin 1940. Sans réel emploi, il s'est alors engagé volontaire pour cinq ans dans la Marine nationale, à Audierne le 4 août 1942, comme ses frères Marcel et Alain. Il était

⁹ Le *Sicherheitsdienst*, sous sa forme longue « *der Sicherheitsdienst des Reichsführers SS* », régulièrement abrégé en SD, était en Allemagne à partir de 1931 le service de renseignement et de maintien de l'ordre de la SS. Créé par Reinhard Heydrich, sur ordre de Heinrich Himmler, sous le nom de "ND" *Nachrichtendienst* (service de renseignement), comme un service de police parallèle, rattaché au parti nazi et n'ayant donc aucun caractère légal.

indiqué comme profession, cultivateur à Troloan en Esquibien, Finistère ; cheveux noirs, yeux marrons, nez rectiligne, visage ovale, taille un mètre soixante-huit. Il a été affecté au 5e dépôt à Toulon comme agent civil de 3e classe sans spécialité, immatriculé 22627T42.

Le 1er septembre 1942, il a intégré l'école des Fourriers comme matelot de deuxième classe sans spécialité. Dans la Marine nationale française, les fourriers étaient chargés de tout ce qui touchait aux dépenses publiques : soldes, gestion du matériel, vivres, frais de déplacements... De par leur formation et leur savoir-faire, ils étaient considérés comme les meilleurs comptables des armées.

La zone sud fut envahie le 11 novembre 1942. Le 27 novembre à une heure du matin, deux groupements blindés allemands partirent d'Aix-en-Provence et de Gémenos et firent mouvement vers Toulon. La décision fut prise de saborder la flotte française. Son frère Marcel embarqué sur le *Dupleix*¹⁰ était dans les équipes de sabotage du cuirassé *Strasbourg* et du *Dupleix* qui furent coulés. Gilbert était en faction quelque part dans l'arsenal, du côté du Mourillon. Il a vu entrer les blindés allemands et s'est caché derrière des planches posées contre un mur. L'école des Fourriers fut fermée à la suite de ces événements. Placé en congé d'armistice le 8 décembre 1942, il revint à Troloan.

Rappelé le 1er janvier 1943 au bureau maritime de recrutement de Brest, il est nommé à la base aéronavale de Landivisiau. Il n'y resta pas longtemps et fut remis en congé d'armistice le 1er avril 1943, à l'Unité Marine de Brest (U.M). Gilbert disait qu'il avait été démobilisé parce qu'il parlait trop fort, et tenait des propos qui inquiétaient sa hiérarchie.

Le 4 juin 1943, il est nommé au Centre administratif de la Marine militaire, 29 rue des Pyramides à Paris 1er. (C.A.M.M) qui gère le personnel Marine en congés d'armistice. C'est une nomination purement administrative, car les salaires des personnels étaient toujours versés. Ce service justifiait aussi le montant des sommes à déclarer pour l'année 1943.

Du 4 octobre 1943 au 11 août 1944, en congés sans solde, il est renvoyé dans ses foyers, à Troloan. Son engagement est résilié.

L'Armée de terre

Après la libération d'Audierne, Gilbert s'est engagé volontaire pour trois ans à l'intendance militaire de Quimper, le 14 octobre 1944. On n'a pas trouvé pourquoi il n'était pas retourné dans la Marine où il avait eu une courte expérience en 1942. Voulait-il continuer le combat ?

Le 16 octobre il a été affecté à la 5e compagnie Paul Finot du 11e bataillon de Sécurité jusqu'en octobre 1945. En mars 1945, ce bataillon était devenu le 2e bataillon du 94e Régiment d'Infanterie - XXe Corps d'Armée. Il a fait ses classes au château du Nec'hoat à Morlaix. Il avait gardé beaucoup d'estime pour son adjudant-chef Georges Alexandrowsky, mort pour la France le 13 avril 1945. Je n'ai pas trouvé d'informations sur les activités de la première année de son engagement.

Fin 1945, il a rejoint les Troupes d'occupation en Allemagne (TOA). Il était à Golbey en Meurthe-et-Moselle à la 720e compagnie de carburants dans une station de pompage d'un pipeline. Les Américains avaient installé plusieurs pipelines pour acheminer du carburant aux troupes d'occupation. Pendant son temps libre, il a pu s'adonner à la pêche au brochet sur les bords du Rhin.

En 1946 il a suivi un stage de moniteur d'éducation physique et sportive à Illkirch-Graffenstaden, près de Strasbourg et a été déclaré apte.

¹⁰ Du nom de l'ancien gouverneur de Pondichéry, le croiseur lourd de la classe *Suffren* est lancé durant l'entre-deux guerres. Sabordé à Toulon en 1942 puis renfloué par les Italiens en 1943, il sera définitivement coulé par un raid allié en 1944.

En 1947 à Kehl, commune allemande du Land de Bade-Wurtemberg sur l'autre rive droite du Rhin en face de Strasbourg, il a passé ses permis de conduire VL (véhicule léger) et PL (poids lourd). Il se souvenait d'une mission à Innsbruck en Autriche où il avait pris un avion de l'armée pour la première fois... ensuite il avait fait un grand périple en camion sur des routes de montagnes escarpées où il avait étrenné ses nouveaux permis.

Promu caporal le 1er janvier 1945 et maréchal des logis (sergent) le 1er juillet 1947, sa dernière affectation était à la 750e compagnie de distribution de carburants, base 901.

Le 4 août 1947, il fut libéré en fin de contrat et se retira dans ses foyers à Esquibien. On peut penser qu'il a quitté l'armée lorsqu'il a été question de partir en Indochine où était mort son frère, la France reprenant possession de ses anciennes colonies. Le 6 décembre 1947, le chef d'Escadron, sous l'autorité du Commandant supérieur des troupes d'occupation en Allemagne (CSTOA) lui a signé un certificat de bonne conduite.

Du 6 au 26 mai 1951, dans le cadre de la réserve de l'armée, il a effectué une période d'instruction dans la région d'Ifrane et Midelt, dans le groupe de transport 514 de la première compagnie, quand il travaillait au Maroc. L'hiver est froid dans ces montagnes, il faisait fondre de la neige pour les radiateurs des camions. Ce sera sa dernière période militaire.

Ses métiers

Les entreprises dans lesquelles il a travaillé, figurent dans le dossier de demande de retraite complémentaire qu'il a déposé bien après avoir pris sa retraite de l'arsenal. La Caisse régionale d'assurance maladie (CRAM) avait connaissance des principales informations le concernant.

1942, Entreprise Limousin, construction du brise-lame de Sainte-Évette à Audierne, six mois,

[Intermède 1942-1947 – Marine, Résistance et Armée de terre]

1947, Usine de déchets Queïnnec à Audierne,

1948, Formation d'ajusteur du 1er février au 31 juillet, au centre de formation professionnelle des métaux de Paris, 112 rue Philippe-Auguste à Paris XIe. Gilbert habitait 13 rue Brissard à Clamart. Le 13 août 1948, il a été reconnu apte à la qualification d'ouvrier professionnel (aujourd'hui on dirait ouvrier qualifié). Il y avait de l'embauche en sortie. On lui proposa un poste à l'usine de freins Westinghouse, mais il préféra rentrer en Bretagne, car il avait faim : « à Troloan, au moins, je mange à ma faim » disait-il.

Le Maroc

On ne connaît pas la raison exacte du départ de Gilbert au Maroc.

Après sa formation d'ajusteur, il évoquait dans plusieurs courriers la difficulté de trouver du travail avec un salaire qui ne soit pas de misère. Pourquoi le Maroc ? Il faut rechercher dans cette destination le déplacement des usines de conserves, qui a suivi la migration des bancs de sardines de Bretagne progressivement vers le sud de la France puis le Maroc. « La raréfaction de la ressource sur la côte atlantique incita les conserveurs bretons et basques à s'installer au Maroc, le nouvel eldorado de la sardine. »

C'est probablement dans ce contexte que Gilbert, qui cherchait du travail près d'Esquibien, a été mis en relation avec un employeur d'Audierne qui installait une succursale au Maroc. Suite à son départ, son frère Marcel lui écrivit : « Il vaut mieux gagner sa croûte au Maroc que de crever de faim en France. » Gilbert a occupé plusieurs emplois au Maroc :

1949-1951, Société Africolys à Agadir au Maroc, une usine de traitement de poissons.

1951, Travaux publics d'Agadir au Protectorat de la République Française au Maroc.

Il démissionna le 5 septembre 1951 et revient en France. Ce retour semble précipité. Il n'a jamais donné les raisons de ce retour, si ce n'est le mal du pays...

De retour en France Gilbert conduisait des engins de chantier. Il ouvrait des routes nouvelles et des voies charretières un peu partout dans le département sur son bulldozer, on était en plein remembrement des terres agricoles et de l'électrification des campagnes.

30 octobre 1951 au 31 décembre 1952, Entreprise de bâtiment Picaud à Audierne,

1er janvier 1953 au 30 août 1953, Entreprise de travaux publics Priol à Audierne,

Septembre 1953 à janvier 1954, chômage. Après leur mariage, Il a cherché du travail sur Brest car le couple avait l'intention de s'y installer. Simone qui faisait classe à Plomodiern, envisageait une mutation qui ne se réalisa qu'à la rentrée scolaire de 1956.

1954, Entreprise de travaux publics Jean Madec à Guipavas,

1955, Entreprise sanitaire Thézée à Brest, rampe du vieux bourg à Saint-Marc.

Il avait commencé à avoir des problèmes de santé car la conduite d'engins de chantier était rude. Des calculs rénaux le contraignirent à des arrêts maladie, puis lui interdirent de continuer son activité. Sur les conseils insistants de sa femme et de son beau-père qui y avait travaillé, Gilbert est entré à l'arsenal.

Sa carrière à l'arsenal

Gilbert entra à l'arsenal de Brest le 22 octobre 1956. Il devint "bureaucrate" comme il disait, aide-comptable, puis comptable-magasinier le 30 avril 1958, dans une salle de dépôt, pointe de Laninon.

Il n'a jamais aimé ce métier qui le forçait à rester enfermé dans un bureau. C'est pourquoi il passait plus de temps que nécessaire dans le grand hangar attendant, où, recensant les livraisons, il participait au déchargement des camions en conduisant le chariot élévateur, ce qui n'était pas dans ses attributions. Au cours d'une opération, il y laissa une phalange du majeur. Il disait que son travail n'était pas intéressant, ce qui conduisit peut-être ses enfants à ne jamais envisager un emploi à l'arsenal. Il y avait pourtant une école de formation interne où on entrait par concours, les enfants des employés ayant des points de bonification. C'est pourquoi il se révéla en dehors, dans les activités manuelles des patronages. Il n'aura de cesse par la suite de mettre en valeur ses grandes qualités manuelles et techniques.

Ses passions

La pêche en premier. Il avait toujours une canne à pêche dans la voiture, qu'il sortait dès qu'il en avait l'occasion. Il en a testé beaucoup, pour la pêche au lancer du bord de la côte, des rochers, des digues ou plus robustes pour le surf-casting et la pêche au bar de la plage. Il les modifiait régulièrement quand il avait déniché un nouvel accessoire de fixation du moulinet ou bien de nouveaux arceaux qui facilitaient le déroulement du fil lors du lancer...

Il excellait dans le bricolage et les travaux manuels, en particulier la vannerie qu'il enseignait au Patronage Laïque Municipal Jean Le Gouill à Brest. Il aimait concevoir ou adapter des mécanismes. Il aimait les travaux de peinture et de tapisserie. Mais il pouvait aussi s'en lasser et laisser quelques projets ou finitions de côté. Le magasin de bricolage était un de ses lieux favoris, où il dénichait des "c'est pratique". Comme le rangement n'était pas le fort de la famille il y avait des outils en plusieurs exemplaires, des vis de tous calibres qu'on découvrait par hasard et jamais au bon moment...

Il était soigneux dans le travail, pointilleux parfois, mais il acceptait difficilement la critique. Son fils Jean-Loïc se rappelle d'une journée de peinture à Plozévet, chacun sur son pan de mur. En reprenant de la peinture dans le pot, il est passé devant le mur où son père travaillait, et a machinalement passé son rouleau à un endroit où il avait vu qu'il manquait un peu de peinture. Gilbert s'est relevé d'un bond et lui a dit : « On ne repasse pas derrière moi ! »

Le cancer

Au début des années 2000, les premiers signes de fatigue sont apparus sans que l'on fasse de recherche particulière car Gilbert n'aimait pas consulter les médecins. Il avait pourtant toujours été en bonne forme. Il n'avait pas eu de réels problèmes de santé et aimait taquiner sa belle-mère et une cousine de celle-ci "s'écoutaient" et prenaient un petit cachet tous les jours... Elles ont eu de longues vies. Hélas, il fumait... beaucoup. Il avait souvent été invité à arrêter, il a bien essayé plusieurs fois, mais il n'a jamais réussi. Depuis quelques temps déjà son rythme de sommeil était perturbé. Il faisait de longues siestes en journée, dormait mal la nuit et pouvait s'endormir... même à table, en fin de repas. Il avait maigri et il ne conduisait plus. Il avait perdu son dynamisme et était devenu un adepte de la procrastination¹¹.

Début 2003 le diagnostic a été posé, il est décédé le 19 octobre 2003.

¹¹ La procrastination est un phénomène universel qui se définit comme une tendance volontaire à repousser les tâches prévues, nécessaires et importantes en dépit des conséquences potentiellement négatives qui en découlent.